CHEZ LE DENTISTE

I

Le dentiste. — Pour l'extraction d'une dent c'est une piastre, mais pour douze ça n'est que $5.

II

Le client. — Entrez, mes amis. *(Et le dentiste, devant ses doux futurs clients, tomba sans connaissance.)*

LAQUELLE

On venait d'achever le dîner et on prenait le café à table.

Dîner entre intimes.

Les convives devisaient familièrement.

On avait parlé de tout, — de la dernière pièce de la Comédie-Française, de la toilette si réussie de mademoiselle Une Telle dans la revue des Variétés, même on avait touché légèrement à quelques sujets plus sérieux ; les revendications féministes, la question du désarmement, quand, tout à coup, à un tournant inattendu, la conversation avait dévié ; on parlait mariage à présent...

Les jeunes filles présentes se mirent, bien entendu, à écouter de toutes leurs oreilles.

M. Durand, le maître de la maison, pérorait pour l'instant.

—Oui, mes enfants... c'est moi qui vous le dis... et vous pouvez en croire ma vieille expérience... Les jeunes gens, quand ils arrivent vers la trentaine, ont le plus grand tort de ne pas se marier... Sans doute, à ce moment le mariage n'est pour eux que la perte de toute liberté, mais plus tard... ah ! plus tard !... c'est là où les hommes mariés reprennent l'avantage !... Quand viennent les douleurs, les rhumatismes, avoir sa femme pour vous soigner... vous dorloter...

Et, s'adressant à madame Durand :

—N'est-ce bas, bobonne ?

Bobonne acquiesça et les autres invités également ; alors, excité par son succès, M. Durand continua :

—Tenez, regardez mon vieil ami Martin, assis là en face de moi. Il a mangé comme quatre, il a bu comme six, et, à première vue, on le prendrait pour l'homme le plus heureux de la terre. Mais questionnez-le, et je serais bien étonné s'il ne vous avouait pas qu'il regrette aujourd'hui, avec ses cinquante ans bien sonnés, de n'avoir pas sauté le pas alors qu'il avait encore l'âge de plaire.

Tous les regards se fixèrent sur Martin.

—Eh bien ! oui, je l'avoue !

—Je le savais bien ! reprit M. Durand avec un air de triomphe.

—Oui, je déplore profondément de ne pas m'être marié... et ce n'est pas d'aujourd'hui, hélas !

Le ton sur lequel était dite cette dernière phrase indiquait une ancienne douleur subitement réveillée.

Aussi M. Durand, craignant d'avoir peiné son ami, n'insista plus.

Une des jeunes filles pourtant — la naïveté excuse tout — demanda :

—Alors, monsieur Martin, pourquoi ne vous êtes-vous donc pas marié ?

—Chut ! voyons, Henriette, veux-tu te taire ! dirent les parents.

Mais Martin les interrompit :

—Laissez-donc ?... Il n'y a pas de secret, après tout !... Et l'histoire de mon mariage manqué vous intéressera peut-être...

—Une histoire ! une histoire !

Les chaises se rapprochèrent et Martin commença :

II

J'avais trente ans à cette époque, et, — je puis bien l'avouer, n'est-ce pas ? car la coquetterie est permise quand elle n'est plus que rétrospective, — vraiment je n'étais pas trop mal tourné... Ajoutez que ma situation, pour modeste encore, était assez rémunératrice... On me prédisait un avenir certain... Enfin, je faisais prime dans les familles.

Assez disposé au mariage, d'ailleurs, j'attendais l'occasion, — c'est-à-dire la jeune fille de mon choix... Je la voulais blonde, de taille moyenne, un peu rondelette même, avec des yeux bleus et de jolies dents... Pour la fortune, faites-moi l'honneur de croire que je n'attachais qu'une médiocre importance à cet accessoire.

Un jour, je reçus d'une vieille dame, amie de ma famille, un petit billet ainsi conçu :

" Mon cher ami, j'ai organisé chez moi pour ce soir une petit sauterie. Venez donc vers les dix heures. Vous verrez là quelques jolies jeunes filles et je serais bien étonnée si, dans le troupeau, vous ne trouviez brebis à votre choix."

—Voyons toujours ! fis-je.

Et, à l'heure dite, je me rendis chez madame Priscol.

Elle me guettait, près de la porte d'entrée...

—Là... dans le fond du salon, à droite... trois sœurs... les petites blondes... Approchez un peu et examinez... Dites-moi si ce ne sont pas de vraies merveilles !

—Merveilles ! pensais-je. Il faut voir ! Sans doute, la bonne dame vante sa marchandise.

Et j'avançai avec défiance vers les trois jeunes filles indiquées. Merveilles ! c'était vrai ! Elle n'avait pas exagéré !

Tout de suite je fus conquis.

III

Les têtes des convives se rapprochèrent encore ; les jeunes filles semblaient extraordinairement intéressées.

—Après ! après ! firent-elles, sans vouloir même donner à M. Martin le temps de reprendre haleine.

—Après ?... Je vous l'ai dit... Malgré moi je tombai en extase..."

PAS DE SA FAUTE ASSURÉMENT

La maman. — Pourquoi as-tu fait cela, Jules ?

Jules. — Je n'ai pas pu m'en empêcher, maman.

La maman. — On peut toujours ce que l'on veut. Si tu avais dit : Satan, retire-toi de derrière moi !

Jules. — Je l'ai dit, maman ; mais lui, au lieu de se retirer, il m'a poussé dedans.